

Françoise Pirart, *Beau comme une éclipse*. Bruxelles: éd. M.E.O, 2019.

Beau comme une éclipse, assurément il l'est. De qui s'agit-il ? D'un certain, ou plutôt d'un incertain Albien Bienfait, le héros très particulier de cet étrange et captivant roman. Il est jeune, coincé entre une mère bigote et un oncle farfelu, pas vraiment celui de Tati, plutôt du genre libertin, dépensier, mythomane et toujours insaisissable. Une adorable Esther, elle aussi fort voyageuse, un peu le style courtois de la princesse lointaine, et quelques figures grotesques ou sinistres complètent la compagnie autour de notre Candide contemporain. Si peu moderne en réalité, si peu les pieds sur terre, si peu surtout «normal», c'est-à-dire si peu comme tout le monde... Étranger à la mode de Camus, souterrain et solitaire comme un personnage de Kafka, idéaliste, rêveur et curieux comme un lecteur de Swift ? Tout d'abord et essentiellement, l'enfant, la créature adorée de l'auteure. Françoise Pirart ne le lâche pas d'une ligne et d'un chapitre. Elle se l'approprie avec une tendre et folle générosité, elle le plonge dans mille tribulations désopilantes ou désolantes, lui invente une montagne d'échecs et de rencontres désastreuses ou sans lendemain, en fait un anti héros parfait, ou plutôt terriblement sympathique et d'une imperfection rare mais toujours surprenant et attachant, au point qu'on en ferait bien son ami, son ami d'un jour car le bougre multiplie les malchances et pourrait être dangereusement contagieux, si on le fréquentait souvent. Mais quel est le secret de ce faux simplet ? Être différent, unique, dans la lune des poètes et des grands distraits, dans l'infiniment petit des insectes et l'infiniment vaste des étoiles, dans l'utopie et l'amour désespérément fidèle et non consommé, dans les courants contraires d'un long fleuve

intranquille. On constate très vite que sa mère littéraire lui voue un culte fervent et le place sur un socle de plumes pour lui permettre un envol facile et constant au-dessus des contingences matérielles, le métier, la carrière, les horaires, l'argent, le rendement, la routine familiale, la vraie vie en deux mots que doivent affronter tous les autres, sauf lui, celui que son oncle considère avec une ironie affectueuse comme un *winner*, un cas de belle figure, un petit dieu doué d'innocence et d'un pouvoir de séduction involontaire. La fin du livre est attendue comme une ultime surprise pour le lecteur impatient... Sera-ce un happy-end, une fugue au bout du monde, une ultime bévue, une tirade délirante, un défi extrême à la société de consommation, un attentat ou une sorte de *mort* heureuse que Mersault avait recherchée en pleine mer avant le meurtre ensoleillé de son double, Meursault ? Ne comptez pas sur nous pour vous le dire. Nous préférons nous éclipser, à notre tour, en sa compagnie et, comme il nous échappera inévitablement, selon sa sainte habitude, espérer le revoir sans danger dans un autre roman épique de la même veine et...déveine.

Michel Ducobu

